

Aix au début du XX^e siècle à travers les souvenirs d'un juriste d'origine russe

Les historiens du Second Empire connaissent et pratiquent encore les travaux de Juda ou plus exactement Iehoudah Tchernoff qui, né en 1873 à Nijni-Novgorod, l'actuelle Gorki, quitta la Russie en proie à l'antisémitisme, vint en France, eut une carrière française. Son ouvrage principal, *le Parti Républicain au coup d'Etat et sous le Second Empire d'après des documents et des souvenirs inédits*, ouvrage de 676 pages, publié chez Pedone en 1906, est un ouvrage pionnier parce que, comme l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire* de Thiers (mais au début du xx^e siècle nous sommes au plus beau moment de l'histoire positiviste), il est rédigé essentiellement, ou au moins largement, à partir de témoignages oraux. Certaines de ses interviews sont étonnantes, telle celle de Georges Clemenceau, nerveuse, sans un mot de trop, mélange d'idéalisme obstiné et du réalisme d'un homme qui a vécu et qui est revenu des hommes. On s'étonne que les biographes de Clemenceau n'en aient pas davantage utilisé certaines confidences. « Est-il exact comme on le prétend, demande Tchernoff, que le spectacle de la vie de la grande république (américaine)¹ vous a confirmé dans vos tendances individualistes ? » Réponse : « Les Américains sont plus vieux que nous dans la défense de la liberté. Cela n'empêche par les Américains de lyncher les nègres. J'ai vu des nègres lynchés par une foule délirante. Or, je suis pour l'égalité des races. C'est encore une tradition de la Révolution française². »

1. Clemenceau est allé aux Etats-Unis au lendemain de la Guerre de Sécession. Nous connaissons bien ses impressions grâce aux articles qu'il a adressés au *Temps*.

2. Dans *le Creuset des Civilisations*, t. III, p. 148-150.

Ouvrage pionnier, ouvrage engagé : Tchernoff voit l'histoire à travers la persécution dont ses coreligionnaires de Russie ont été, et j'allais écrire restent, victimes. Il est venu en France à l'heure où Israël n'existait qu'en rêve, « à la recherche de la terre promise »³. La France est pour lui éeue par la Révolution de 1789 et limitée à elle ; il juge les opposants républicains au Second Empire à travers les opposants au régime tsariste qu'il a quitté. Il n'a pu admettre l'image du pogrom, « une multitude d'hommes hostiles, menaçants, les mains couvertes de sang ». Par suite il a souffert d'un enseignement conformiste ; il a méprisé ses professeurs russes tremblant devant la visite inopinée d'un inspecteur. « Les professeurs, écrit-il, étaient moins estimés pour leurs talents pédagogiques que pour leur habileté à dépister les idées subversives⁴. » Très tôt, il a été marqué sinon par la haine, du moins par le ressentiment, et ces options l'ont inspiré. Une fois de plus se pose la question de savoir si la passion politique éclaire l'histoire ou la déforme. Rappelons saint Augustin : « La foi, au lieu de suivre l'intelligence, la précède. »

Mais Tchernoff a composé d'autres ouvrages et études historiques, juridiques, que nous sommes loin de tous citer : *Protection des nationaux résidant à l'étranger* (1899), *le Parti républicain sous la Monarchie de Juillet* (1901), *Associations et sociétés secrètes sous la II^e République 1848-1851* (1905), *la Crise du Marché à terme et la proposition de Monzie devant le Parlement* (1913), *Ententes économiques et financières, cartels, syndicals, trusts, holdings* (1933), etc. Certains de ces ouvrages sont encore très engagés, en particulier *Les démagogies contre les démocraties, préliminaires et causes de la deuxième grande guerre*, publié, à peine le conflit terminé, en 1946, et qui dénonce, sans le recul nécessaire et sans nuances, l'influence maurrassienne⁵. La partie de l'œuvre que l'on continuera de consulter, ce sont ses souvenirs en quatre volumes publiés sous le titre *Dans le Creuset des civilisations*, chez Rieder, de 1936 à 1938.

3. *Ibid.*, T. t, Prologue, p. 1.

4. *Ibid.*, T. e, p. 59, 64.

5. *Les Démagogies contre les démocraties*, p. 115-118.

Tout ceci n'aurait aucun rapport avec la Provence si Tchernoff n'avait passé deux années de sa vie (1901-1903) comme chargé de cours de la Faculté de Droit d'Aix et s'il n'avait laissé une description qui ne manque pas de piquant, dans tous les sens du mot, d'Aix et, dans une moindre mesure, de Marseille. Impressions qui nous ont d'autant plus retenu qu'elles sont assez proches de celles de Prévost-Paradol, lui aussi d'origine juive (au moins par son père réel), lui aussi n'ayant fait que passer à Aix et s'y étant estimé en exil. A croire qu'Aix n'aurait pas changé en quelque quarante ans.

Rappelons rapidement que Paradol avait été nommé par Fortoul en 1855 à la Faculté des Lettres récemment créée. Sensible à la beauté du paysage, comme le sera Tchernoff (« de ma fenêtre je vois des montagnes admirables en amphithéâtre »), il avait été frappé par le manque de vie d'Aix (« tu n'imagines pas la solitude d'Aix, l'aspect abandonné de cette petite ville, la rouille de ces grandes maisons sombres et de ces vastes appartements vides. Tout disparaît, tout s'éteint »). Avec l'intransigeance de la jeunesse et la désinvolture du Parisien, il avait été sévère pour ses collègues. « Mes collègues sont fourbus ou à peu près⁶. » Marseille lui était apparue autrement attrayante⁷.

De même que Paradol arrivant à Aix avait une certaine réputation parisienne, Tchernoff nommé à Aix a déjà présenté une thèse de droit qui a été saluée par les professeurs parisiens les plus réputés, G. de La Pradelle, Louis Renault qui l'a fait imprimer, Esmein. Accueil si encourageant qu'il a décidé de présenter l'agrégation de droit, y échouera et fera carrière d'avocat.

Tchernoff arrive donc à Aix, conscient de sa valeur qui est certaine, riche d'ambition et de passions révolutionnaires plus ou moins contenues. Il n'est pas parti sans hésitations, car à Paris, du fait des cours privés

6. P. GUIRAL, *Prévost-Paradol, Pensée et action d'un libéral sous le Second Empire (1829-1870)*, p. 127-128.

7. « Marseille est une ville admirable, il y a un certain Prado avec la Méditerranée au bout où j'habiterais aussi volontiers qu'aux Champs-Élysées, mais Aix, Aix ! ». *Ibid.*, p. 143.

qu'il donne, il **gagne davantage** qu'à Aix où le traitement pour la première année n'est **que de 2.000 francs**, avec un prélèvement de 12 %. « **Mon maître Louis Renault me pressa vivement d'accepter le poste de chargé de cours qui m'était offert à Aix-en-Provence.** Il ajoutait de la part de M. Liard, alors directeur de l'enseignement supérieur : la ville est de tout repos, pas d'histoire avec les étudiants. Surveillez votre langage ; ne laissez pas percer vos idées politiques (qu'il supposait *a priori* très avancées) ⁸. »

Tchernoff a ressenti le charme de la campagne d'Aix. « Les environs de la ville, très accidentés, étaient de toute beauté et prêtaient à de jolies promenades en compagnie des professeurs du Lycée parmi lesquels je comptais mes meilleurs amis. Mes études historiques conformes à leurs tendances étaient un trait d'union entre nous. Combien de fois avons-nous fait et refait notre promenade du côté du Canal François Zola. » Il évoque avec une égale sympathie des formes de parler, de sentir, d'agir ou de paresser qui n'avaient pas encore disparu. « Le langage des habitants du pays, les coutumes locales étaient pleins d'un charme imprévu. La femme de chambre appelée par un coup de sonnette de bonne heure pour le petit déjeuner, arrivait en se dandinant et s'excusait de faire *languir* monsieur le professeur. L'épicière du coin, jamais pressée, m'engageait à m'asseoir en disant : « *Remettez-vous.* » Les gens paraissaient user d'euphémismes savoureux : un homme *fatigué* seulement la veille, s'en allait d'une belle mort le lendemain. Un heureux père, transportant dans les bras son nouveau-né qui venait d'être baptisé, était suivi d'une foule de gamins qui criaient à tue-tête : « Il est cocu, il est cocu », et recevaient des dragées en échange de leur silence difficile à obtenir. Les rouges fraternisaient avec les blancs quand il s'agissait de fait blackboulé aux élections un candidat modéré ou simplement radical ⁹. »

8. *Dans le Creuset des Civilisations*, t. II, p. 245.

9. *Ibid.*, p. 248-249.

Tout naturellement Tchernoff a reconnu la promotion des Juifs d'Aix, plus précoce qu'ailleurs¹⁰, la solidité et la solidarité d'un groupe parfaitement assimilé. « La communauté juive, composée d'originaires du Comtat, comprenait dans son sein des notables locaux, très estimés, dont la manière de vivre, de sentir, attestait une émancipation acquise de longue date, entrée dans les mœurs, acceptée de tous ; ils jouissaient, en droit et en fait, d'une parfaite égalité que personne ne songeait à leur contester. L'antisémitisme n'avait aucune chance d'y réveiller des passions définitivement éteintes. » Tableau quelque peu optimiste. Le mot définitif est d'un emploi dangereux en histoire et une tradition d'antisémitisme était sensible dans le catéchisme diocésain, mais, dans son ensemble, le diagnostic peut être retenu, de même que l'analyse des familles principales. « Benjamin Abram, ancien maire, illustration du Barreau aixois, Gustave Naquet, frères d'Alfred Naquet, père du divorce, nommé président honoraire, les frères Milhaud, dont le père de Darius Milhaud, étaient des hommes d'une belle tenue, d'une grande distinction. Ils me reçurent dans l'intimité de leurs familles, autant comme coreligionnaire que comme universitaire. J'avais même découvert à Aix une famille russe originaire de Samara dont le père exerçait la médecine en Palestine. La mère était venue en France avec les enfants pour mettre à même ceux-ci de faire leurs études. Quelle fut ma surprise de retrouver dans ce coin de province des gens qui avaient promené leur regard sur le même horizon, les plaines arrosées par la Volga¹¹. »

Ajoutons que Tchernoff semble avoir été un excellent professeur. Tout ceci, sans parler de l'accueil bienveillant de certains magistrats et de certains collègues¹², aurait dû rendre heureux son séjour aixois. Mais, comme dans la ville de La Bruyère, la paix n'était que de surface. « Les haines locales, écrit Tchernoff, étaient très fortes¹³. » De plus Tchernoff

10. Dès 1848 Aix a un maire d'origine juive. Jassuda Bédarride.

11. *Ibid.*, p. 249.

12. « La femme du doyen s'était mise en frais pour me recevoir ; elle me demanda évidemment, après avoir consulté un dictionnaire Larousse, si les ours blancs s'y promenaient toujours (à Nijni) dans les rues les jours de foire. » *Ibid.*, p. 247.

13. *Ibid.*, p. 251.

arrivait au plus chaud de la rivalité entre Marseille et Aix. Les divers maîtres d'Aix s'étaient persuadés, à tort ou à raison, que l'Université ne se développerait que si elle était liée à la grande métropole marseillaise et ils avaient trouvé des oreilles complaisantes. « Le projet de décret prévoyant le transfert de toutes les Facultés d'Aix à Marseille avait été déjà préparé par M. Liard, mais ne fut pas signé par suite d'une démarche de Victor Leydet, alors sénateur des Bouches-du-Rhône, qui représentait plus spécialement la vieille capitale de la Provence, appuyé par M. Loubet » (alors Président de la République). Or, Tchernoff était partisan du transfert (on comprendra mieux pourquoi par la suite) : « Aix était un passé révolu qui ne voulait pas abdiquer ; Marseille était l'avenir qui luttait pour ses titres de noblesse¹⁴. »

Mais ceci n'est qu'épisode. Qu'il le veuille ou non, le jeune intellectuel juif fait figure d'intrus qui ne respecte pas les règles, ne joue pas le jeu. Ses différences et ses qualités le mettent hors de l'ordre commun et du conformisme mondain. Sans doute prononçait-il encore le français avec un accent étranger, puisqu'un conseiller d'appel honoraire entreprit de corriger « l'accent de Nijni », en attendant qu'un professeur de diction, « ancien pensionnaire de l'Odéon », ne lui « fit déclamer des tirades entières du *Cid* avec le plus bel accent marseillais ». Ses maigres ressources ne lui permettent pas de jouer au tennis, de s'habiller avec élégance, d'envoyer des fleurs. Couché à l'Hôtel des Thermes Sextius, y prenant ses repas, il ne peut cacher ses idées avancées. « A table, la plupart de mes camarades plus avisés, comme c'était la mode à la Faculté de Droit à l'époque, affichaient des idées réactionnaires. J'en prenais par esprit de contradiction le contre-pied. Un collègue de la Faculté de Droit, un jour, me dit, heurtant peut-être sans le vouloir ma susceptibilité malade, sur un ton comminatoire, haultain : « Fermez donc la porte ». J'en fus froissé et témoignai de ma mauvaise humeur en termes vifs. » Jusqu'aux mérites et aux succès de Tchernoff qui se retournent contre lui. Il travaille, il est couronné.

14. *Ibid.*, p. 246.

« L'Académie des Sciences venait de me décerner une récompense pour mon *Parti Républicain sous la Monarchie de Juillet*. Je négligeai ce jour-là d'arborer une mine particulièrement triste ; je semblai garder ainsi une attitude de reproche vis-à-vis de mes collègues plongés dans une douce inactivité. » Quant à ses rapports confiants avec ses étudiants, un piège. « Le doyen de la Faculté de Droit apprécia tout cela dans un rapport confidentiel qui, d'un mot prudent, mesuré et banal, laissait la porte ouverte à toutes les suppositions ¹⁵. » Un chapitre du roman d'un jeune homme pauvre et juif, et écorché de surcroît. Tout compte fait, le réquisitoire est sévère et excessif ¹⁶ : « ainsi s'écoulèrent dans cette misère matérielle et morale mes deux années de chargé de cours. Des pages entières du célèbre roman de Gogol, *Les Ames mortes*, me revenaient à l'esprit ¹⁷. »

En revanche, une grande satisfaction : les cours qu'il fait à Marseille où a été créé à son intention un enseignement portant sur l'histoire des doctrines économiques qui lui rapportait 1.200 francs par an. Tchernoff évoque avec bonheur cet enseignement qui se faisait à l'ancienne Faculté des Sciences aujourd'hui détruite. « Traversant la haie des nounous, coiffées de leur bonnet blanc, encombrant les anciennes allées de Meilhan, je m'acheminai toujours avec la même satisfaction à la Faculté des Sciences où m'attendait un appariteur déferent, le même sourire énigmatique aux lèvres et qui me présentait, tout de suite, un verre d'eau sucrée. » Le buvait-il ? Les dormeurs croyaient qu'il avait fini et applaudissaient bruyamment ¹⁸.

Le mauvais état de santé du jeune chargé de cours le contraignit à une cure à Plombières qui acheva de le ruiner. Il lui fallut emprunter à divers collègues. En revanche, à Paris, toutes sortes d'offres et de promesses lui étaient faites par l'École des sciences politiques, par la *Revue de Paris*, par la *Revue politique et parlementaire*. Comme le lui disait un professeur

15. *Ibid.*, p. 248, 250, 253.

16. Nous pensons à la thèse de Madame Garron qui le corrige.

17. *Ibid.*, p. 253.

18. *Ibid.*, p. 251-252.

de la Faculté de Droit, « au lieu de croupir en province, casez-vous donc toute de suite à Paris ». Une fois de plus on mesure combien la centralisation, et surtout dans l'ordre de l'esprit, a appauvri la France¹⁹.

Tchernoff devait revenir à Aix, à la veille de la seconde guerre mondiale, vraisemblablement en 1937. Les passions politiques restaient les mêmes ; la Bibliothèque Méjanès, à l'entendre, était aussi poussiéreuse, mais la ville avait changé. Dès la guerre de 1914, certains avaient défendu sa vocation touristique²⁰ ; le car avait représenté la révolution pacifique et généralement sous-estimée qu'a analysée Denis de Rougemont²¹. Laissons parler Tchernoff : « J'ai revu Aix il y a un an, de retour de Nice où j'avais été passer les vacances de Pâques. Des autocars toujours remplis partent de la gare de Marseille tous les quarts d'heure. Le train foudre²² est remisé dans l'arsenal des antiquités. A l'entrée du cours qui conduit à l'Hôtel Sextius, on dresse un casino où l'on joue avec ardeur quand le soleil se couche. L'Hôtel Sextius renouvelé, modernisé, reçoit des hôtes qui viennent y faire une cure. La Faculté de Droit n'est pas encore transférée à Marseille, mais la grande cité pousse ses tentacules vers l'ancienne capitale, car les moyens de spéculation les rapprochent singulièrement. Les âmes mortes se réveillent : pour quelle aube nouvelle²³ ? » Interrogation que nous poserions aussi avec moins d'optimisme.

P. GUIRAL.

19. *Ibid.*, p. 252-255.

20. Cf. Notre ouvrage sur la Caisse d'Épargne des Bouches-du-Rhône, p. 63-65.

21. Denis de ROUGEMONT, *Journal d'un intellectuel en chômage*, Paris, Gallimard, 1968, p. 167-168.

22. On appelait ainsi le train qui unissait Aix à Marseille en une heure et quart. *Ibid.*, p. 246.

23. *Ibid.*, p. 253.